

rien fait pendant sa vie pour acquitter envers lui sa reconnaissance, ordonna qu'il serait enterré aux dépens du public; et chaque citoyen y contribua du quart d'un as. Les femmes romaines, par une distinction honorable à sa mémoire, convinrent d'en porter le deuil un an entier. On voulut aussi qu'il fût enterré dans la ville, près de la colline Vélia; et le droit de sépulture dans ce même lieu fut donné pour toujours à sa postérité. Mais aujourd'hui on n'y enterre aucun de ses descendants; seulement, quand il meurt quelqu'un de cette famille, on y apporte le corps; un homme tient une torche allumée, qu'il met dans le tombeau, et qu'il en retire un moment après. Cette cérémonie atteste que le défunt a droit d'y être déposé, mais qu'il renonce à cet honneur; on va ensuite l'enterrer hors de la ville.



FIG. 11. — Pluton, dieu de l'enfer.

CORIOLAN¹

GUERRES AVEC LES VOLSQUES. — REVENDICATIONS PLÉBÉIENNES. —
RETRAITE SUR LE MONT SACRÉ. — EXIL DE CORIOLAN.

La famille des Marcii à Rome était patricienne; elle produisit plusieurs personnages illustres, parmi lesquels on compte Ancus Marcius, petit-fils de Numa, successeur de Tullus Hostilius au trône. Elle eut aussi Publius et Quintus Marcius, qui procurèrent à la ville l'eau la plus belle et la plus abondante; et Censorinus, qui, élevé deux fois à la censure par le peuple romain, fit ensuite porter la loi par laquelle l'exercice de cette charge était interdit à ceux qui en auraient déjà rempli les fonctions. Caius Marcius, dont j'écris la vie, ayant perdu son père en bas âge, fut élevé par sa mère; et son exemple fit voir que si l'état d'orphelin expose à bien des inconvénients, il n'empêche pas de devenir un grand homme, et de s'élever au-dessus des autres. C'est donc à tort que les hommes lâches lui imputent leur bassesse, en la rejetant sur le peu de soin qu'on a pris d'eux dans leur enfance. Il est vrai aussi que ce même Coriolan a justifié l'opinion de ceux qui prétendent qu'une nature forte et vigoureuse, quand l'éducation lui manque, semblable à une bonne terre mal cultivée, produit beaucoup de mauvais fruits mêlés avec les bons. La force de son caractère, sa fermeté inébranlable dans ce qu'il avait une fois résolu, lui donnèrent cette ardeur impétueuse qui lui faisait souvent exécuter les plus grandes choses. Mais, d'un autre côté, sa colère implacable, son

1. On place l'exil de Coriolan vers l'an 488 avant J.-C.

inflexible opiniâtreté, le rendaient peu propre au commerce des hommes. Si l'on admirait sa persévérance dans les travaux, son indifférence pour les plaisirs, son mépris pour les richesses, qualités qu'on appelait avec raison force, tempérance et droiture, on ne pouvait, dans les rapports de la vie civile, souffrir son humeur sauvage, ses manières dures et hautaines : tant il est vrai que le plus grand fruit que les hommes puissent retirer du commerce agréable des Muses, c'est de vaincre, d'adoucir leur naturel par l'instruction et par les lettres, de le rendre docile à la raison, qui bannit tous les excès et fait garder en tout la modération !

Le courage militaire était alors la qualité la plus honorée à Rome. Marcius, né avec plus de passion pour les armes qu'aucun autre Romain, s'accoutuma dès son enfance à les manier. Persuadé que les armes artificielles ne sont d'aucune utilité à ceux qui n'ont pas exercé celles qu'ils ont reçues de la nature, il forma tellement son corps à toutes sortes d'exercices et de combats, qu'il devint très léger à la course, que dans la lutte il avait une force extraordinaire, et que sur le champ de bataille ceux qu'il avait une fois saisis ne pouvaient plus se tirer de ses mains. Les jeunes gens qui disputaient avec lui de courage et de vertu, attribuaient toujours, lorsqu'ils étaient vaincus, leur défaite à cette force de corps qui résistait aux plus grands travaux et le rendait invincible. Il était encore fort jeune lorsqu'il fit ses premières armes. Tarquin le Superbe, chassé du trône et battu en plusieurs rencontres, voulut tenter un dernier effort, et marcha contre Rome à la tête de plusieurs peuples du Latium et des autres contrées de l'Italie qui le suivaient, moins par intérêt pour lui que par le désir d'arrêter les progrès des Romains, qui leur donnaient de la jalousie et de la crainte. Dans cette bataille, où les deux partis eurent tour à tour du désavantage et des succès, Marcius, qui combattait avec un courage extraordinaire sous les yeux du dictateur, ayant vu un Romain qui venait d'être renversé, courut à son secours, lui fit un rempart de son corps, et tua l'ennemi qui venait pour l'achever. Après la victoire, il fut un des premiers que le général honora d'une couronne de chêne. C'est la récompense que les Romains ont coutume de donner à celui qui a sauvé la vie d'un citoyen.

Les lueurs passagères d'une réputation prématurée suffisent pour éteindre le désir de la gloire dans le cœur des jeunes gens médiocrement passionnés pour elle ; c'en est assez pour apaiser

en eux une soif facile à satisfaire. Mais l'homme doué d'une âme forte et généreuse puise dans les premiers honneurs qu'il reçoit une nouvelle ardeur pour en mériter encore. Poussé, comme par un vent rapide, aux plus hautes destinées, la récompense de ce qu'il a fait semble lui prescrire l'engagement de mieux faire à l'avenir. Il aurait honte de trahir sa gloire, en ne la surpassant pas par de plus grands exploits. Marcius, plein de ces sentiments, et devenu rival de lui-même, s'efforça d'être, pour ainsi dire, chaque jour un nouvel homme ; il ajouta sans cesse à ses belles actions des actions plus belles encore : il entassa dépouilles sur dépouilles ; il vit les derniers généraux sous lesquels il servit se disputer avec les premiers à qui lui décernerait de plus grandes récompenses, et lui rendrait des témoignages plus honorables. Les Romains avaient alors plusieurs guerres à soutenir, dans lesquelles il se donna un grand nombre de batailles ; il n'y en eut pas une seule où Marcius ne méritât des couronnes et des prix d'honneur. La gloire était pour les autres l'objet et la fin de leur vertu. La tendresse de Marcius pour sa mère, le désir de lui plaire, étaient le seul mobile qui exaltait son courage. Quand elle avait entendu les louanges qu'on lui donnait, qu'elle l'avait vu recevoir des couronnes ; que, le tenant dans ses bras, elle l'arrosait de ses larmes, il était au comble de la gloire et du bonheur. Epaminondas fit, dit-on, paraître la même affection lorsqu'il regarda comme son plus grand bonheur d'avoir eu son père et sa mère pour témoins de sa victoire de Leuctres. Ce général eut la satisfaction de les voir l'un et l'autre partager la joie de ce succès et l'en féliciter. Mais Marcius, qui croyait juste de s'acquitter envers sa mère de toute la reconnaissance qu'il aurait due à son père s'il eût été vivant, ne croyait pas être dégagé de sa dette par tous les honneurs, par tous les plaisirs qu'il procurait à Volumnie. Ce fut à la prière de sa mère, et pour céder à ses instances, qu'il se maria ; et lors même qu'il eut des enfants, il habita toujours avec elle sous le même toit.

Marcius par sa vertu s'était déjà acquis à Rome beaucoup de réputation et de crédit, lorsque le sénat, pour soutenir les nobles, provoqua le mécontentement du peuple, qui se plaignait de l'oppression des usuriers. Ceux des citoyens qui n'avaient qu'un bien modique le voyaient saisi et vendu à l'encan ; et ceux qui n'avaient rien payaient de leur personne et étaient jetés dans les prisons. Vainement ils montraient sur leurs corps les cicatrices des bles-

sures qu'ils avaient reçues en combattant pour leur patrie dans plusieurs expéditions, et en dernier lieu dans la guerre contre les Sabins, qu'ils avaient faite sur la parole que les riches leur avaient donnée de les traiter avec plus de douceur. Mais quand ils virent qu'après avoir vaillamment combattu dans cette guerre, et triomphé des ennemis, les créanciers ne relâchaient rien de leur rigueur accoutumée, et que le sénat, paraissant avoir oublié ses promesses, les laissait traîner et retenir en prison pour gages de leurs dettes, alors ils se soulevèrent, et bientôt la ville fut en proie aux troubles et à la sédition. Les ennemis, instruits de la mésintelligence qui régnait dans Rome, entrèrent sur son territoire, qu'ils mirent à feu et à sang. Les consuls ayant fait convoquer tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, personne n'obéit. Les magistrats furent partagés d'opinions : les uns voulaient qu'on se relâchât de quelque chose en faveur des pauvres ; les autres soutenaient un avis tout contraire. De ce nombre était Marcius, non que dans cette affaire il attachât un grand prix à l'argent, mais il regardait cette entreprise du peuple comme un essai de son audace et de sa désobéissance aux lois ; et il représentait aux magistrats que, s'ils étaient sages, ils arrêteraient et éteindraient au plus tôt cette première étincelle de révolte.

Le sénat s'étant assemblé plusieurs fois en peu de jours sans pouvoir rien conclure, tout à coup les pauvres s'attroupent, s'animent les uns les autres ; et, sortant de la ville, ils se retirent sur la montagne qu'on appelle aujourd'hui le mont Sacré, situé le long de la rivière d'Anio. Là, sans faire aucune violence ni aucun mouvement séditieux, ils criaient seulement que depuis longtemps les riches les avaient chassés de Rome ; qu'ils trouveraient dans toute l'Italie l'air, l'eau et la sépulture ; tandis qu'en demeurant à Rome ils étaient exposés à être chaque jour, en combattant pour les riches, couverts de blessures ou à recevoir la mort. Le sénat, inquiet de cette retraite, députa vers le peuple les plus conciliants et les plus populaires d'entre les vieux sénateurs. Ménénus Agrippa porta la parole. Il fit d'abord de vives instances au peuple ; il lui parla pour le sénat avec beaucoup de liberté, et termina son discours par cette espèce d'apologue, devenu depuis si célèbre : « Un jour, leur dit-il, tous les membres du corps humain se révoltèrent contre l'estomac ; ils se plaignaient qu'il demeurât seul oisif au milieu d'eux sans contribuer au service du corps, tandis qu'ils

supportaient toute la peine et toute la fatigue pour fournir à ses appétits. L'estomac rit de leur folie, qui les empêchait de sentir que, s'il recevait seul toute la nourriture, c'était pour la renvoyer et la distribuer ensuite à chacun d'eux. Romains, ajouta-t-il, il en est de même du sénat par rapport à vous. Les affaires qu'il prépare, qu'il digère, pour ainsi dire, dans ses délibérations, afin de régler l'économie politique, vous apportent et vous distribuent à tous ce qui vous est utile et nécessaire. » Ce discours fit impression sur eux ; ils se réconcilièrent avec le sénat, et demandèrent seulement de pouvoir élire cinq magistrats chargés de les défendre : ce sont ceux qu'on appelle encore aujourd'hui tribuns du peuple. Les premiers élus furent les chefs mêmes de la révolte. L'union ainsi rétablie dans la ville, le peuple prit les armes, et s'offrit volontiers pour suivre les consuls à la guerre. Marcius, quoique mécontent de l'augmentation de pouvoir que le peuple avait obtenue au préjudice des patriciens, qui partageaient pour la plupart ses sentiments, les exhorta cependant à ne pas le céder aux plébéiens en zèle pour la défense de leur patrie, et à montrer qu'ils les surpassaient encore plus par leur vertu que par leur puissance.

La nation des Volsques, avec qui les Romains étaient alors en guerre, avait pour capitale la ville de Corioles. Le consul Cominius l'ayant assiégée, les autres Volsques, qui craignaient qu'elle ne fût prise, rassemblèrent toutes leurs forces et allèrent à son secours, dans le dessein de combattre les Romains devant ses murailles, et de les attaquer de deux côtés à la fois. Instruit de ce mouvement, Cominius partage ses troupes, marche avec une moitié au-devant des Volsques qui venaient défendre la ville, et laisse, pour continuer le siège, Titus Lartius, un des meilleurs officiers qu'eussent alors les Romains. Cependant ceux de Corioles, regardant avec mépris le petit nombre des assiégeants, font une sortie si vigoureuse, qu'ils repoussent les Romains et les poursuivent jusqu'à leurs retranchements. Alors Marcius, accourant avec une poignée de soldats, renverse tous ceux qui lui font résistance, arrête l'effort des autres et rappelle à haute voix les Romains ; car il avait toutes les qualités que Caton désirait dans un homme de guerre : redoutable par les coups qu'il frappait, il portait encore la terreur et l'effroi dans l'âme des ennemis par la rudesse de sa voix et l'air farouche de son visage. Un grand

nombre de Romains s'étaient ralliés autour de lui, les ennemis effrayés prennent la fuite. Marcius, peu satisfait de ce premier succès, les poursuit et les charge avec vigueur jusqu'aux portes de la ville. Là, voyant que les Romains, assaillis par une grêle de traits qui pleuvaient de dessus les murailles, cessaient de poursuivre l'ennemi sans qu'aucun d'eux osât même avoir la pensée d'entrer péle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine de soldats armés, il s'arrête; il exhorte et anime les siens, il leur crie que ce n'est pas aux fuyards, mais à ceux qui les poursuivent, que la fortune ouvre les portes de Corioles; et, suivi d'un petit nombre de braves, il s'élançe au milieu des ennemis, et pénètre avec eux



Fig. 12 — Assiégés derrière leurs murailles.

La ville étant ainsi prise, la plupart des soldats coururent au pillage. Marcius leur crie avec indignation qu'il est odieux que, tandis que le consul et les Romains qui l'ont suivi sont peut-être aux prises avec les ennemis, eux ne songent qu'à faire du butin, ou plutôt que sous ce prétexte ils ne cherchent qu'à fuir le danger. Le plus grand nombre est sourd à ses remontrances; il prend donc avec ceux qui veulent le suivre la route qu'a tenue l'autre armée, presse ses soldats à plusieurs reprises de hâter leur marche, les exhorte à ne pas ralentir leur ardeur, et prie instamment les dieux de permettre qu'il n'arrive pas après le combat, mais qu'il soit à temps pour partager avec ses concitoyens les dangers de cette journée. C'était alors l'usage des Romains, lorsque, déjà rangés

dans la ville, sans que personne, dans ce premier moment, osé lui résister ni seulement tourner la tête. Mais bientôt, s'apercevant du peu de monde qu'il avait avec lui, et qui se trouvait mêlé parmi les ennemis, il fait des prodiges incroyables de valeur, et déploie une force, une agilité, une hardiesse de courage extraordinaires; il renverse tout ce qui se trouve sur son passage, pousse les uns aux extrémités de la ville, force les autres de mettre bas les armes, et donne tout le temps à Lartius de faire entrer le reste des troupes dans Corioles.

en bataille, ils n'avaient plus qu'à prendre leurs boucliers et à ceindre leurs robes, de faire leur testament de vive voix, en nommant leur héritier devant trois ou quatre de leurs camarades. Marcius arriva à l'instant où les Romains, déjà en présence de l'ennemi, faisaient cette disposition. Les premiers qui l'aperçurent tout couvert de sang et de sueur, suivi d'un si petit nombre de soldats, furent d'abord effrayés; mais, quand ils virent qu'il courait au consul en lui tendant la main avec tous les signes de la joie, et lui annonçant la prise de Corioles; que Cominius, de son côté, l'embrassait et le serrait étroitement dans ses bras, alors tous ceux qui entendirent la nouvelle de cet heureux succès et ceux qui la devinèrent, sentant ranimer leur courage, pressent leurs généraux de les mener à l'ennemi. Marcius demande au consul quel est l'ordre de bataille des ennemis et où sont placées leurs meilleures troupes. Cominius lui ayant répondu qu'il croyait que leur centre était occupé par les Antiates, les plus braves de ces peuples, et qui ne le cédaient en courage à aucun autre: « Je te conjure, lui dit Marcius, de me mettre en face de ces troupes. » Le consul, plein d'admiration pour son courage, lui accorde sa demande. A peine a-t-on lancé les premiers traits, que Marcius sort des rangs, charge les Volsques qu'il avait devant lui, et les enfonce du premier choc. Mais les deux ailes s'étant tournées contre lui et l'ayant enveloppé, le consul, qui vit dans quel danger il était, envoya ses meilleurs soldats pour le dégager. Il se livra autour de Marcius un sanglant combat, la terre fut en un instant jonchée de morts; enfin les ennemis, pressés de toutes parts, furent rompus et mis en fuite. Les Romains, voyant Marcius couvert de blessures et accablé de fatigue, le conjurent de se retirer dans le camp. « Ce n'est pas aux vainqueurs, leur répond-il, à être las », et il se met à poursuivre les fuyards. L'armée des ennemis fut entièrement défaite, et laissa un grand nombre de morts et de prisonniers.

Le lendemain, Marcius est mandé par le consul, qui, en présence de toute l'armée, monte sur son tribunal; et, après avoir rendu aux dieux les actions de grâces que méritaient de si grands succès, il adresse la parole à Marcius, et le comble d'éloges sur la conduite brillante qu'il a tenue sous ses yeux dans le combat, et sur les traits de bravoure dont Lartius lui a rendu compte. Ensuite, avant de rien distribuer aux troupes, il lui ordonne de prendre, à son choix, la dime de tout le butin qu'on avait fait sur les enne-

mis, argent, chevaux et prisonniers. Enfin il lui donne, pour le prix de valeur, un cheval de bataille richement harnaché. Toute l'armée applaudit à ces récompenses. Mais Marcius, s'étant avancé, dit qu'il recevait avec satisfaction le cheval dont le consul l'honorait; qu'il était flatté des louanges qu'il lui avait données; que pour tout le reste, le regardant plutôt comme un salaire que comme une marque d'honneur, il le refusait, content de le partager avec l'armée : « Je ne demande, ajouta-t-il, qu'une seule grâce que je mets au-dessus de toutes les autres et que je te supplie de m'accorder. J'ai parmi les Volsques un hôte et un ami, homme honnête et vertueux. Il a été fait prisonnier; et de riche, d'heureux qu'il était auparavant, il est tombé dans la servitude. De tous les maux qu'il souffre, je veux au moins le délivrer d'un seul, celui d'être vendu comme esclave. » Ce discours excita les acclamations de toute l'armée; et l'on admira bien plus son désintéressement et son mépris des richesses, que sa valeur dans les combats; ceux même qui, en le voyant comblé de tant d'honneurs, n'avaient pu se défendre d'un sentiment de jalousie, le jugèrent d'autant plus digne de ces présents, qu'il les avait refusés; ils estimèrent bien davantage la vertu qui lui faisait mépriser de si grandes récompenses, que celle qui les lui avait méritées. Un bon emploi des richesses est plus glorieux que le bon usage des armes; mais il est encore plus grand de ne pas désirer les biens, que d'en faire un bon emploi. Quand les acclamations et le bruit eurent cessé, Cominius prit la parole : « Mes amis, dit-il à ses soldats, vous ne pouvez forcer Marcius à recevoir des présents qu'il ne veut pas accepter. Mais donnons-lui une récompense qu'il ne puisse pas refuser; et décernons-lui le surnom de Coriolan, si toutefois nous n'avons pas été prévenus par son action elle-même. »

Depuis il porta toujours ce troisième nom de Coriolan. Cela fait voir que Caius était son nom propre, et Marcius, celui de sa maison ou de sa famille; le troisième nom, chez les Romains, était ordinairement une épithète tirée d'une action particulière, d'un événement, du caractère, de la figure ou de quelque vertu.

Quand la guerre fut finie, les flatteurs du peuple rallumèrent la sédition : non qu'ils eussent quelque nouveau sujet de plainte, mais ils prirent pour prétexte d'imputer aux patriciens les maux qui n'étaient que la suite nécessaire de leurs premiers troubles et de leurs dissensions précédentes. La plupart des terres n'avaient

été ni ensemencées ni labourées; et la guerre n'ayant pas permis de faire venir du blé d'ailleurs, il était extrêmement cher. Ces démagogues, voyant qu'il n'y avait point de blé dans les marchés, et que, quand il y en aurait eu, le peuple, faute d'argent, n'aurait pu en acheter, semèrent des bruits calomnieux contre les riches, et les accusèrent d'avoir, par un effet de leur ancienne animosité, causé la famine dans Rome. Pendant cette dispute, il arriva des ambassadeurs de Vélitres qui venaient remettre cette ville aux Romains, et les prier d'y envoyer une colonie : une maladie contagieuse y avait fait de si grands ravages, et causé une telle mortalité, qu'il y restait à peine la dixième partie de ses habitants. Les gens les plus sensés regardèrent, dans cette circonstance, comme un événement heureux l'extrême nécessité où se trouvait la ville de Vélitres; ils espèrent que dans la disette qui affligeait Rome, ce serait un moyen de la soulager, et de mettre fin à la sédition en purgeant la ville des citoyens les plus turbulents et les plus séditieux, comme d'autant d'humeurs vicieuses qui altéraient sa constitution politique. Les consuls firent donc le choix de ceux qui devaient former la colonie; et, pour ne pas laisser aux autres le choix de continuer les troubles dans Rome, ils les enrôlèrent pour une expédition contre les Volsques. Ils se flattaient d'ailleurs que les riches et les pauvres, les plébéiens et les nobles, se trouvant ensemble sous les armes dans un même camp, et partageant les mêmes dangers, prendraient des sentiments plus doux et plus paisibles les uns envers les autres. Mais deux flatteurs de la multitude, Sicinius et Brutus, s'opposèrent à cette double ordonnance, en criant que les consuls couvraient du nom spécieux de colonie la plus horrible proscription; qu'ils poussaient les pauvres dans un gouffre, en les envoyant habiter une ville dont l'air était infecté, et qui était remplie de morts restés sans sépulture; peu contents, ajoutaient-ils, de faire périr par la famine une partie des citoyens, de livrer les autres aux horreurs de la peste, ils excitent encore à dessein la guerre, afin qu'il ne manque aucun fléau à la ville, pour la punir de ne vouloir plus rester sous l'esclavage des riches.

Le peuple, tout plein de ces discours, n'obéissait pas aux consuls pour l'enrôlement, et ne voulait pas de la nouvelle colonie. Le sénat ne savait quel parti prendre, lorsque Coriolan, enflé de ses succès, et fier de la considération dont il jouissait auprès des principaux citoyens, combattit ouvertement ces orateurs séditieux.

On obligea donc, sous les plus fortes peines, de partir pour Véitres ceux que le sort avait désignés. Mais, le peuple refusant absolument de s'enrôler pour la guerre, Coriolan rassembla ses clients avec tout ce qu'il put déterminer de volontaires, et alla faire des courses sur les terres des Antiates : il y trouva une grande quantité de blé, de bestiaux et d'esclaves, dont il ne prit rien pour lui ; et il ramena sa troupe chargée de butin. Ceux qui étaient restés à Rome, voyant revenir leurs camarades avec de si grandes richesses, se repentirent de ne les avoir pas suivis ; l'envie qu'ils en conçurent les anima contre Coriolan, et leur fit voir avec chagrin sa gloire et sa puissance, qui leur paraissaient ne s'accroître qu'au préjudice du peuple.

Peu de temps après, Coriolan demanda le consulat ; et la plus grande partie du peuple était disposée à le lui accorder. On n'eût pu sans honte refuser un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa vertu, et lui faire un tel affront après tant de services importants qu'il avait rendus à sa patrie. C'était l'usage à Rome que ceux qui aspiraient aux charges allassent sur la place solliciter le peuple, vêtus d'une simple robe, sans tunique, soit que cet habillement parût plus conforme à leur état de suppliant, soit que ceux qui avaient reçu des blessures à l'armée voulussent montrer leurs cicatrices comme des preuves sensibles de leur valeur ; car ce n'était point par crainte qu'ils ne corrompissent le peuple à prix d'argent qu'on avait exigé que les candidats parussent sans ceinture devant les citoyens dont ils briguaient la faveur : on ne vit que longtemps après s'introduire l'usage de vendre et d'acheter les suffrages et de trafiquer des élections.

Coriolan ayant donc montré plusieurs blessures qu'il avait reçues dans divers combats, où pendant dix-sept ans de guerres non interrompues il avait toujours remporté le prix de la valeur, le peuple, par respect pour sa vertu, n'osait rejeter sa demande ; et l'on s'était donné parole, d'un commun accord, de le nommer consul. Le jour de l'élection, Coriolan se rendit sur la place dans un appareil magnifique, conduit par le sénat en corps, escorté de tous les patriciens, qui n'avaient jamais montré tant de zèle pour aucun autre candidat. Cette faveur des nobles changea tout à coup en sentiments de haine et d'envie la bienveillance du peuple. Ces deux passions furent encore fortifiées par la crainte qu'on eut que la puissance souveraine confiée à un homme si dévoué à la

noblesse, si fort considéré des patriciens, ne fit perdre au peuple toute sa liberté. D'après ces réflexions, Coriolan fut écarté, et l'on élut d'autres consuls. Ce refus affligea vivement le sénat, qui le regarda comme un affront fait à lui-même plutôt qu'à Coriolan.

Pour lui, accoutumé à céder aux mouvements de la colère, il ne put supporter tranquillement cette injure. Il rentra chez lui, plein de ressentiment contre le peuple. Les plus fiers d'entre les jeunes patriciens, qui, pénétrés d'admiration pour sa vertu, s'étaient singulièrement attachés à sa personne, lui ayant, dans cette occasion, montré encore plus d'intérêt et de zèle, enflammèrent davantage son courroux, en partageant son indignation et sa douleur ; car il était comme leur capitaine et leur maître : c'était, dans les armées, lui qui les formait avec complaisance au métier de la guerre, allumait en eux une vive émulation d'honneur et de vertu, et leur enseignait à acquérir de la gloire sans se porter envie les uns aux autres.

Cependant il arriva à Rome une grande provision de blé, dont une partie avait été achetée en Italie, et l'autre envoyée en présent par Gélon, tyran de Syracuse. On en conçut l'espérance que la ville allait être à la fois délivrée de la disette et de ses dissensions. Le sénat s'étant assemblé le jour même, le peuple se répandit en foule autour du palais pour attendre l'issue des délibérations, ne doutant pas que le blé qu'on avait acheté ne lui fût vendu à un prix raisonnable, et qu'on ne lui distribuât gratuitement celui dont Gélon avait fait présent ; on savait que quelques sénateurs en avaient ouvert l'avis. Mais Coriolan, s'étant levé, combattit cette opinion, et s'emporta avec violence contre ceux qui favorisaient la multitude : il les appela des flatteurs du peuple, des traîtres à la noblesse, qui fomentaient contre eux-mêmes les germes funestes d'audace et d'insolence qu'on avait jetés dans son sein. « Il fallait, disait-il, les étouffer à leur naissance, au lieu de laisser le peuple se fortifier d'une aussi grande puissance que celle du tribunal. Il est déjà devenu si redoutable, que rien ne se fait plus que selon son gré ; on ne peut le forcer à rien malgré lui ; il n'obéit pas même aux consuls, et, vivant dans l'anarchie,



Fig. 13. — Citoyen votant.

il ne reconnaît plus que ce qu'il appelle ses magistrats. Ceux qui proposent de faire des largesses et des distributions de blé comme on en fait dans la Grèce, où le peuple jouit de la puissance absolue, entretiennent une désobéissance qui sera la ruine de l'État. Le peuple ne dira pas qu'il reçoit ce blé comme le prix des expéditions auxquelles il s'est refusé; de ces retraites séditieuses qui n'ont été que des trahisons envers la patrie; de ces calomnies contre le sénat accueillies avec tant de complaisance. Mais, persuadé que nous lui cédon's par crainte, que c'est pour le flatter que nous lui faisons cette distribution, il ne mettra plus de bornes à sa mutinerie; les révoltes et les séditions n'auront plus de terme. Ce serait de notre part un acte de folie: et si nous sommes sages, ôtons-lui plutôt ce tribunat qui a causé le renversement de la puissance consulaire et a jeté la division dans la ville. Tant que Rome, privée de cette unité qui faisait autrefois sa force, sera déchirée par deux factions rivales, n'espérons plus ni union, ni paix, ni fin à nos troubles et à nos maux politiques. »

Ces discours, et d'autres semblables, communiquèrent aux jeunes gens et à presque tous les riches la fureur dont Coriolan était animé; ils criaient tous qu'il était seul inflexible, seul ennemi déclaré de la flatterie. Mais quelques vieux sénateurs, prévoyant ce qui allait arriver, s'élevèrent contre son opinion. L'issue, en effet, n'en fut pas heureuse. Les tribuns, qui étaient présents à la délibération, voyant que l'avis de Coriolan l'emportait, coururent vers le peuple en jetant de grands cris, en l'exhortant à se réunir à eux pour leur prêter du secours. Le peuple se rassembla en tumulte, et lorsqu'on lui eut rapporté le discours de Coriolan, il entra dans une telle fureur, que peu s'en fallut qu'il ne courût se jeter sur tout le sénat. Mais les tribuns se bornèrent à accuser Coriolan, et ils le firent sommer de venir se défendre. Les licteurs qu'ils avaient envoyés ayant été repoussés avec violence, ils allèrent eux-mêmes, accompagnés des édiles, pour l'entraîner de force; et ils le saisirent au corps. Les patriciens, accourant à son secours, repoussèrent les tribuns et frappèrent même les édiles. La nuit vint les séparer et mettre fin à ce tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, les consuls, voyant la multitude irritée courir de toutes parts à la place publique, craignirent pour la ville; et, ayant assemblé le sénat, ils lui proposèrent d'aviser aux moyens d'apaiser le peuple par des décrets favorables: ils

représentèrent qu'il serait sage de ne pas s'opiniâtrer dans ce moment à une dispute d'honneurs et de dignités; que la conjoncture critique et dangereuse où l'on se trouvait demandait une politique dirigée par la sagesse et l'humanité. La pluralité des sénateurs ayant adopté cet avis, les consuls allèrent parler au peuple, et firent tout leur possible pour l'adoucir: ils justifiaient avec modération le sénat des calomnies dont on l'avait chargé; et, mêlant à leurs discours des remontrances et des avis sages, ils finirent par dire au peuple qu'il n'y aurait point de différend sur le prix du blé.

La plupart s'adoucirent à cette promesse, et firent connaître par leur silence et leur tranquillité qu'ils se rendaient aux discours des consuls; mais les tribuns s'étant levés dirent qu'à l'exemple du sénat, qui prenait le parti de la raison, le peuple, de son côté, céderait en tout ce qui serait juste. Ils exigèrent donc que Coriolan vint répondre sur différents chefs d'accusation, et déclarer si, dans l'intention de renverser le gouvernement et de ruiner l'autorité du peuple, il n'avait pas cherché à aigrir le sénat; si, appelé par les tribuns pour se justifier, il n'avait pas refusé de leur obéir; si enfin, en outrageant, en frappant les édiles sur la place publique, il n'avait pas allumé, autant qu'il était en lui, la guerre civile, et excité les citoyens à prendre les armes...

[Coriolan comparait devant le peuple; les tribuns, laissant de côté l'accusation de tyrannie qu'ils voulaient d'abord porter, reprochèrent à Coriolan d'avoir distribué à ses soldats le butin pris sur les Antiates, au lieu de l'apporter dans le trésor public. Le vote a lieu sur ce chef d'accusation.]

Les tribuns ayant donné leurs suffrages, il y en eut trois de plus pour la condamnation: la peine prononcée fut le bannissement perpétuel. Dès que la sentence eut été publiée, le peuple en témoigna plus de fierté que d'aucune victoire qu'il eût remportée jusque-là sur les ennemis; mais le sénat en ressentit la plus vive douleur; il se repentit alors de n'avoir pas tout tenté, de ne s'être pas exposé à tout plutôt que d'avoir souffert un tel outrage et laissé prendre au peuple un si grand pouvoir. On n'eut pas besoin de la différence d'habillement ou d'autres marques extérieures pour distinguer les classes des citoyens: on reconnaissait tout de suite un plébéien à sa joie, et un patricien à sa tristesse. Coriolan seul ne fut ni étonné ni abattu; il montra la même fermeté dans